

**Sous-presse dans : *The Role of Greek Classics in the  
Development of European and National Identities*  
(Netherlands Institute At Athens, October 2-4 2000)**

---

**La tradition gréco-romaine sur Alexandre le Grand dans  
l'Europe moderne et contemporaine : quelques réflexions sur  
la permanence et l'adaptabilité des modèles interprétatifs.**

**Pierre Briant  
Collège de France**

Vouloir parler du mythe d'Alexandre dans l'Europe moderne et contemporaine, dans le cours d'une intervention nécessairement brève et concise, impose de faire des choix, tant la matière est immense et les publications nombreuses. Je dois donc présenter deux remarques préalables. D'une part, mes réflexions partiront de lectures choisies préférentiellement dans la littérature et l'historiographie françaises. D'autre part, parmi tous les thèmes possibles, j'ai choisi d'aborder un des thèmes que je connais mieux pour l'avoir étudié plus spécifiquement : je veux parler de la place qu'a tenue Alexandre à l'intérieur du cadre plus vaste de l'élaboration de ce que Edward Saïd a appelé l'*orientalisme* : en effet, l'image d'Alexandre ne se conçoit pas clairement si on oublie d'en traiter parallèlement avec l'image de la Perse de Darius et au-delà, avec les royaumes de l'Orient 'despotique', tels qu'ils sont imaginés et mis en scène à partir de l'époque moderne.

Je n'ai évidemment pas l'intention de dresser une histoire détaillée des étapes de l'historiographie moderne d'Alexandre. Disons simplement que cette histoire commence évidemment à la Renaissance, lorsque l'on redécouvre les auteurs de l'antiquité grecque et romaine, et, parmi eux, ceux que l'on a pris l'habitude malheureuse de dénommer les historiens anciens d'Alexandre : je dis 'habitude malheureuse', tout simplement parce que ces auteurs ne sont pas des historiens au sens où nous l'entendons de nos jours. Parmi ces auteurs, les uns ont écrit en grec (Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien), les autres en latin (Trogue-Pompée/Justin, Quinte-Curce). Les premières traductions en français sont faites au cours du XVI<sup>e</sup> siècle : Quinte-Curce (de très loin l'auteur le plus populaire et le plus diffusé) dès 1503, Plutarque en 1559 (Amyot), Diodore de Sicile en 1585 ; en revanche, Arrien doit attendre 1646. Ces publications et surtout le travail des érudits et des philologues repoussent à l'arrière-plan la tradition romantique et romancée du Pseudo-Callisthène, si prisé dans les différentes versions médiévales de la légende d'Alexandre<sup>1</sup>, au profit des auteurs que je viens d'énumérer.

L'image qui se crée alors et se diffuse est une image double, voire contradictoire. Alexandre est à la fois loué comme un modèle de vertu, et

---

<sup>1</sup> Voir récemment les articles rassemblés dans Bridges-Bürgel 1996 et dans Harf-Lancner, Kappler, Suard 1999.

condamné comme l'image du vice et de la corruption<sup>2</sup>. C'est au cours du règne de Louis XIV que s'opère spectaculairement ce dédoublement. Au début de son règne, Louis XIV reste fidèle à l'image héroïque du conquérant macédonien que lui a léguée Louis XIII. Dès cette date, Alexandre est présenté comme le précédent plein de promesses d'une conquête de l'Orient : en Alexandre, les thuriféraires royaux veulent voir une préfiguration d'un roi qui, au cours d'une croisade, irait porter ses armes victorieuses contre l'Orient barbare et 'infidèle'. La comparaison menée par un auteur, en 1628, entre le siège de Tyr par Alexandre, et le siège de la Rochelle par le Cardinal de Richelieu, entend montrer en outre que des républiques mercantiles condamnables préfèrent faire appel à l'aide de puissances étrangères (Carthage, l'Angleterre) plutôt que de s'intégrer dans le royaume-nation. Aussi bien, dans les débuts du règne de Louis XIV, les conseillers royaux, très soucieux de la mise en scène de la monarchie, entendent faire du roi un "nouvel Alexandre". C'est alors que le peintre Charles Le Brun se vit confier la mission d'exalter le conquérant dans une suite de tableaux, dont les sujets sont choisis parmi les histoires édifiantes transmises par les auteurs anciens (*Les reines de Perse aux pieds d'Alexandre* est l'un des thèmes les plus populaires), mais aussi les victoires remportées par le conquérant macédonien.

Néanmoins, assez rapidement, l'appropriation du souvenir d'Alexandre montra ses limites et ses contradictions. Dans un *Portrait d'Alexandre le Grand* dédié au Dauphin (Paris, 1641), l'auteur (un certain Jean Puget de la Serre) développe une idée morale que l'on retrouvera très fréquemment exprimée : c'est qu'aussi éclatante soit-elle, la gloire des victoires et des conquêtes ne survit pas à son détenteur : "Et apprends, —dit-il au Dauphin,— que pour mériter en mourant une renommée immortelle, il vaut mieux mépriser le monde que le conquérir". Qui plus est, la lecture servile des auteurs anciens démontre qu'Alexandre s'est laissé pervertir par des défauts et des vices. Les opposants à la monarchie absolue ont donc cherché à en tirer profit. C'est ce dont témoigne par exemple un opuscule anonyme publié à Amsterdam en 1671, et intitulé : *L'escole des Princes ou Alexandre comblé de gloire et de malheurs*. Il s'agit d'une condamnation en règle des mécanismes mêmes du pouvoir royal, qui engendrent la corruption, le vice et les assassinats politiques. La condamnation morale vient aussi des hommes d'église, peu portés à exalter les conquêtes militaires et le cortège de malheurs qu'elles entraînent. Telles sont, résumées, les raisons qui amenèrent Louis XIV, à partir de 1670 environ, à répudier le modèle alexandrin au profit d'un modèle puisé dans l'histoire dynastique et nationale française : la figure de Saint-Louis remplace celle d'Alexandre. Il en fut de même tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle : "L'histoire de France, désormais étroitement associée à la célébration et à la propagande monarchiques, prend la place occupée par l'histoire ancienne" (Grell-Michel 1988 : 81).

À titre d'illustration exemplaire de ce qu'était alors l'histoire ancienne en France, je prendrai le cas d'un auteur aujourd'hui bien oublié, mais dont l'œuvre a joué un rôle considérable pendant plus d'un siècle. Je veux parler de Charles Rollin,<sup>3</sup> celui que Montesquieu a joliment appelé "l'abeille de la Grèce". Né en 1661, il fut professeur de rhétorique au Collège de France (1688), puis recteur de l'Université de Paris (1694), poste qu'il perdit en raison

---

<sup>2</sup> Sur tout ce qui concerne le mythe d'Alexandre à l'époque de Louis XIV, j'ai beaucoup emprunté à Grell-Michel 1988 : 55-95 ; voir aussi Hourcade 1970.

<sup>3</sup> Sur la vie de Rollin, on verra Ferté 1902.

de sa fidélité au jansénisme. Il a fait paraître en 1726 un *Traité des études*, qui devint un classique très influent de la pédagogie<sup>4</sup>, puis une *Histoire ancienne* publiée entre 1730 et 1738. Cet ouvrage rencontra un immense succès, non seulement tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais encore jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Succès non seulement en France, mais dans nombre de pays européens<sup>6</sup>. Dans son célèbre manuel d'Histoire de l'Antiquité, George Rawlinson (1900 : 7) cite encore l'ouvrage de Rollin (dans l'édition revue par Letronne, 1822) parmi les ouvrages généraux qui méritent d'être mentionnés, même s'il n'oublie pas de prendre quelque recul: « The earlier portions of this work is now antiquated and must be replaced by writers who have had the advantage of recent discoveries ».

L'influence durable de l'œuvre de Rollin a été justement soulignée par Ch. Grell et Ch. Michel dans les termes suivants : « L'importance de l'*Histoire ancienne* de Charles Rollin n'a pas été assez soulignée de nos jours. Voltaire en tout cas ne s'y était pas trompé, qui n'eut de cesse d'en reprendre, à sa manière, maints passages. Avant la publication de cet ouvrage, il n'existait en France aucune synthèse maniable d'usage courant sur l'histoire de la Grèce antique...[L'ouvrage] fut en fait régulièrement réimprimé jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : c'est dire que Rollin régna en maître durant plus de cent ans » (1988 : 82). En réalité, il s'agit plus que d'une histoire grecque. L'œuvre représente pratiquement en effet la première synthèse d'histoire ancienne parue en France<sup>7</sup>, la première de cette ampleur et de cette ambition, —et l'une des premières en Europe<sup>8</sup>. Son titre exact est le suivant: *Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens et des Grecs*. Il y traite successivement: *Histoire ancienne des Égyptiens*, *Histoire des Carthaginois*, *Histoire des Assyriens*, *Commencemens de l'empire des Mèdes et des Perses*, et enfin *Histoire des Perses et des Grecs* en chapitres alternés. *L'histoire d'Alexandre* est traitée tout au long du Livre XV (1837, vol.IV, p. 1-308), et suivie de *L'Histoire des successeurs d'Alexandre* (p. 309-633). Puis vient *L'Histoire romaine* (1837, vol. VIII-XV).

L'*Histoire* de Rollin, on ne s'en étonnera pas, est une histoire moralisatrice, destinée à l'éducation des Princes. C'est là, on le sait, un véritable *topos* qui remonte à l'Antiquité, puisqu'on le voit développé déjà chez Polybe<sup>9</sup>. *L'Épître*

---

<sup>4</sup> Voir Rollin 1837, tomes XVI et XVII ; sur sa vision de la pédagogie dans le *Traité des études*, voir Ferté 1902 : 227 sqq. ; également Trénard 1976 : 2095-2098 (« Le *Traité des études*...est le guide capital. Il connaît sept éditions avant 1748. Un tiers du livre est consacré à l'histoire...265 personnes sont citées...27% appartiennent à l'histoire des Grecs et des Perses, 51% à Rome, 21% à la période moderne ») ; en dernier lieu, voir les réflexions de Bruter 1997 : 115-119

<sup>5</sup> J'ai utilisé une « nouvelle édition » parue en 1817.

<sup>6</sup> L'importance et l'influence de Rollin sont fréquemment soulignées dans l'ouvrage d'Ampolo 1997; voir par exemple p 26, n.4, où l'auteur souligne que, traduit en anglais en 1768, l'ouvrage de Rollin connaît en 1823 sa quinzième édition anglaise. Pour la Grèce, voir les pages de Kitromilidès 1996 : 95-99, qui souligne avec insistance l'influence qu'ont revêtue la traduction et la diffusion en Grèce de l'ouvrage de Rollin (je remercie l'auteur de m'avoir fait parvenir des extraits du livre).

<sup>7</sup> Voir aussi Grell 1986.

<sup>8</sup> Parmi les autres grands précédents, l'introducteur du livre de Rawlinson 1900 (p. VIII) et Rawlinson lui-même (p. XI et 7) citent tout particulièrement l'ouvrage de Heeren (1799 ; 4<sup>e</sup> éd. 1824).

<sup>9</sup> Sur ce thème, voir par exemple Bruter 1997 : 122-133. Comme le remarque de son côté L. Trénard (1976 : 2090), parlant de l'historiographie de l'époque moderne,

*dédicatoire* est adressée à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'auteur se félicite que son travail ait pu être utile, car "il était destiné principalement pour l'instruction de la jeunesse". Il se félicite que le prince ait été éduqué en histoire : "C'est là proprement l'étude des princes, capable plus qu'aucune autre de leur former l'esprit et le cœur...[Elle] leur présente d'illustres modèles de toutes les vertus qui leur conviennent...[mais aussi] les défauts bas et indignes, qui ont terni l'éclat [des] belles actions et déshonoré [les] règnes de Philippe et d'Alexandre son fils". L'Histoire est un moyen pour donner aux Grands des leçons qu'ils ne recevraient pas autrement : "Peu importe de savoir qu'il y a eu un Alexandre, un César, un Aristide, un Caton ; que l'empire d'Assyrie a fait place à celui des Babyloniens, et ce dernier à l'empire des Mèdes et des Perses, qui ont été ensuite subjugués eux-mêmes par les Macédoniens, et ceux-ci par les Romains. Ce qui importe c'est de savoir comment et pourquoi ces empires se sont établis, par quels degrés et par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons, ce qui a fait leur solide gloire et leur véritable bonheur, et quelles ont été les causes de leur décadence et de leur chute...[On y apprend] tout ce qui regarde l'art de régner, la science de la guerre, les principes du gouvernement, les règles de la politique, les maximes de la société civile et de la conduite de la vie pour tous les âges et pour toutes les conditions" (I, VII-VIII).

Parmi les "amis qui auront le courage de dire la vérité [au prince], au péril même de [déplaire]", Rollin cite de glorieux exemples antiques, trois Grecs (Aristide, Phocion, Dion), deux Romains (Titus, Trajan), et Cyrus. Celui-ci tient une place particulière dans la galerie de ces grandes figures. Lorsque Rollin développe l'idée qu'à ces grands hommes du passé il manquait le secours de "la piété, la crainte de dieu", il cite néanmoins deux rois, "dont le gouvernement fût capable de faire en un sens le bonheur des peuples", il s'agit de Cyrus et de Trajan. Cyrus est opposé en tout aux "héros du paganisme" (tel Nabuchodonosor) : "Dieu destine Cyrus à être le libérateur de son peuple, et, pour le mettre en état de soutenir dignement un si noble ministère, il le remplit de toutes les qualités qui forment les grands capitaines et les grands princes, et lui fait donner cette excellente éducation que les païens ont tant admirée, mais dont ils ne connaissaient point l'auteur ni la véritable cause" (I, XIX). C'est d'ailleurs à la *Cyropédie* de Xénophon que Rollin fait référence, lorsqu'il veut développer l'idée que la religion a joué un rôle très important chez « les peuples les plus éclairés ». « On le voit très bien, —écrit-il,— dans l'endroit de la *Cyropédie* où Cambyse, père de Cyrus, donne à ce jeune prince de si belles instructions, et si propres à former un grand capitaine et un grand roi » (p.XL-XLI).

Dans sa *Préface*, il développe l'idée de l'utilité de l'histoire profane, car on peut y apprendre les raisons de la formation et de la chute des empires. Mais, plus encore, l'histoire profane "annonce partout la grandeur de Dieu, sa puissance, sa justice, et surtout la sagesse admirable avec laquelle sa providence conduit tout l'univers". D'où l'exemplarité de l'histoire de Cyrus, reprise à Isaïe : c'est Dieu "qui le prend par la main, qui le conduit de ville en ville, de nation en nation...pour punir Babylone et pour affranchir Juda" (p.XX-XXI). On l'a compris à travers les citations que je viens de faire de son livre: Rollin a manifestement beaucoup plus de sympathie pour Cyrus que pour

---

"l'histoire se construit autour du roi, sujet du discours. Il fonde l'ordre, il est le centre d'un univers religieux, il assure la pérennité des fonctions".

Alexandre, ou, disons mieux, il estime que l'image de Cyrus a infiniment plus de valeur pédagogique et morale que ne peut en présenter celle d'Alexandre.

Ses raisons sont déjà annoncées dans sa *Préface*, où il a posé en exemple les vertus de Cyrus : "L'intrépidité de son courage, la sagesse de ses vues et de ses desseins, sa grandeur d'âme, sa noble générosité, son affection véritablement paternelle pour les peuples, et du côté des peuples, un retour d'amour et de tendresse qui le leur faisait regarder moins comme leur maître que comme leur protecteur et leur père" (I, XXI-XXII). En cela, Cyrus est opposé en tout à ces terribles conquérants, tel Nabuchodonosor, qualifiés de "ravageurs de provinces, fléaux du genre humain, [marqués] d'une ambition démesurée, de l'amour d'une fausse gloire" (XXIII).

Mais ses raisons, il les expose aussi très clairement sous forme de conclusion morale au Livre XV dédié à l'histoire d'Alexandre. Cette conclusion sur Alexandre est présentée comme un bilan en deux colonnes, l'une positive, l'autre négative. Je n'insiste pas sur le portrait positif, qui reprend tous les lieux communs sur les vertus d'Alexandre. On remarquera néanmoins que la plus grande qualité attribuée à Alexandre par Rollin, ce n'est pas la gloire du champ de bataille, c'est la grandeur morale qu'il manifesta après la victoire d'Issos, en refusant d'attenter à la vertu des princesses perses : "[C'est] ce qui met Alexandre au-dessus de presque tous les conquérants, et, on peut le dire sans exagération, au-dessus de lui-même...C'est ici le plus endroit d'Alexandre" (IV.272)<sup>10</sup>. Connue surtout à travers les récits de Plutarque et de Quinte-Curce, cette scène, on le sait, est le sujet d'un des tableaux commandés par Louis XIV à Le Brun<sup>11</sup>, et elle a inspiré un nombre considérable de peintres entre le milieu du XV<sup>e</sup> siècle et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Rollin, on le comprend, affectionne tout particulièrement les histoires où, sous forme de fables monarchiques, la grandeur du roi se distingue, par exemple cette histoire bien connue par les auteurs anciens, où Alexandre refuse de boire de l'eau que lui tend un soldat, quand il voit tous ses soldats mourant de soif autour de lui : "De tels sentiments d'une bonté généreuse et compatissante font bien plus d'honneur à un prince que toutes les victoires et que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avait toujours conservés, il aurait véritablement mérité le titre et le surnom de *grand...*" (IV, 156).

Puis, à un moment situé par l'auteur à partir du siège de Tyr, "on voit les vertus et les grandes qualités de ce prince dégénérer tout à coup, et faire place aux vices les plus grossiers et aux passions les plus brutales...De tous les vices, il n'en est point de si bas ni de si indigne, je ne dis pas d'un prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie" (275). Mais la critique va bien au-delà : pour l'auteur, à partir de la mort de Darius III, Alexandre mène une guerre injuste : dès lors, en effet, "il n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur et un brigand [277]...Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuse que celle de ce prince [278]...[Des vies des hommes illustres de Plutarque]...Alexandre est un des moins estimables [286-287]". D'où la réflexion de l'auteur sur la survie du mythe d'Alexandre, dont il regrette qu'il puisse encore être utilisé de son temps (284).

---

<sup>10</sup> Voir aussi IV, 154-155 (sa conduite envers une fille d'Ochos).

<sup>11</sup> Cf. Grell-Michel 1988 : Planche II face à p. 64, et p. 67, 109, ainsi que les p. 220-223 citant les commentaires faits à l'époque de Louis XIV.

<sup>12</sup> Plus de soixante tableaux sont répertoriés dans l'ouvrage de Pigler 1974 : 357-359.

Si le moment et la date sont spécifiques de Rollin, l'idée même d'un changement brutal dans le caractère et la conduite d'Alexandre est directement puisée chez les auteurs anciens, qui situent plutôt le tournant lorsqu'Alexandre, après la mort de Darius, reprend à son profit le cérémonial de cour perse, revêt la robe royale des Grands Rois, utilise le sceau du roi achéménide et tente d'imposer à ses compagnons macédoniens et grecs des gestes de déférence étrangers à leur culture<sup>13</sup>. Il suffit de considérer les annotations marginales de Rollin pour voir qu'il a suivi de près les informations données par les auteurs anciens mais aussi leur interprétation moralisante qui, elle-même, transmet un point de vue négatif très répandu à Rome. Quinte-Curce et Tite-Live sont constamment cités et invoqués. L'un et l'autre ont porté une condamnation sans ambages sur le conquérant. Dans un passage fameux (IX.17), Tite-Live a développé l'idée que si Alexandre avait attaqué Rome, il n'aurait jamais remporté de telles victoires<sup>14</sup>. À cette fin, il prend successivement les deux Alexandres, avant et après la mort de Darius. Certes, Tite-Live ne nie pas qu'Alexandre était un grand général (*egregius dux*) ; encore faut-il ajouter, remarque-t-il, qu'Alexandre, seul commandant, pouvait tirer toute la gloire à lui, et qu'il eut la chance de mourir jeune, avant les désagréments de l'âge et des difficultés. En effet, écrit-il, en s'attaquant à Rome, Alexandre aurait eu face à lui des généraux romains d'une valeur exceptionnelle, qui l'auraient à coup sûr emporté. Vient alors la comparaison que l'on attend : en effet, Alexandre, écrit Tite-Live, n'aurait pas eu simplement à se mesurer à Darius, que l'auteur présente ainsi : "Tirant derrière lui des femmes et une armée d'eunuques, et alourdi par l'or et la pourpre correspondant à son rang".

Après avoir dénigré les victoires d'Alexandre face à Darius, Tite-Live va faire entrer en ligne de compte la décadence d'Alexandre sous le coup de ce que nous appelons 'orientalisation'. En effet, si Alexandre était venu en Italie, cela aurait été plus comme un Darius que comme un Alexandre, à la tête d'une armée qui avait oublié la Macédoine et était déjà en train d'adopter les coutumes dégénérées des Perses (*iam in Persarum mores adduxisset*). Et Tite-Live de rappeler l'altération ostentatoire et orgueilleuse du vêtement (*superbia mutatio vestis*), l'obligation pour ses hommes de l'aduler sous forme de proskynèse, ses châtiments cruels, son goût du vin, ses colères etc. , ne citant, ne dit-il, que les points sur lequel il y a un accord entre les historiens. L'image est donc très simple et fort claire : Alexandre se transforme en roi perse, en un Darius, transformation négative marquée par le terme *degenerare* que l'on retrouve si souvent dans les textes latins parlant de l'évolution jugée négative d'Alexandre<sup>15</sup>. Et vient alors l'idée qui va avoir un tel succès pendant des siècles et des siècles, à savoir qu'Alexandre n'a remporté la victoire que sur un peuple faible, lâche, commandé par des rois perdus par le luxe et la luxure : telle est en effet l'image dominante des Perses et des Grands Rois.

De même chez Quinte-Curce : Alexandre est condamné parce qu'il s'est identifié aux rois orientaux décadents, dont toutes les attitudes disent le vice. Là encore, le maître mot est le terme *dégénérer* : en s'orientalisant, Alexandre dégénère, et il prostitue la culture et les mœurs grecques. Ce qui est

---

<sup>13</sup> Ce que Rollin souligne également en IV, 156 sq. Voir en particulier son récit et son jugement sur le meurtre de Clitus par Alexandre, IV, 182-187 ; Rollin y voit l'illustration de la nécessité pour un prince d'avoir reçu une bonne éducation qui lui permette de vaincre ses défauts (p. 187).

<sup>14</sup> Voir le commentaire de Rollin IV, 282-283.

<sup>15</sup> Voir en particulier Ceaucescu 1974.

intéressant, ce sont les comparaisons avec Darius (VI.6.5-10) : il se transforme d'Alexandre en Darius : "Il ceignit sa tête d'un diadème de pourpre broché de blanc, tel que Darius en avait eu un...Il apposait le sceau de Darius sur les lettres à destination de l'Asie...Il eut 365 concubines, autant qu'en avait eues Darius". D'où le mécontentement des Macédoniens, "race inhabile aux voluptés (*rudis natio ad voluptates*). Leur roi, plus semblable aux vaincus qu'aux vainqueurs, s'était mué, de chef de la Macédoine, en satrape de Darius". Or, Darius est le type même du despote asiatique, qui, à la tête d'armées immenses mais sans force réelle, est soumis au luxe qui le suit partout, même en temps de guerre. En d'autres termes, l'histoire des images et des représentations d'Alexandre et de Darius entraîne dans son sillage l'histoire des représentations de l'Orient.

Il en est ainsi chez Rollin, qui revient à plusieurs reprises sur l'idée de la décadence de l'empire perse, d'abord après la mort de Cyrus (I, 566-578), puis à la fin du règne d'Artaxerxès II, où il disserte sur "les causes des soulèvements et révoltes qui arrivaient si souvent dans l'empire des Perses" (III, 481-485), puis, bien sûr, à la mort de Darius III, où il s'interroge sur les "vices qui ont causé la décadence et enfin la ruine de l'empire des Perses" (IV, 144-148). Le royaume de Darius III, développe-t-il, était lui-même en état de décadence accélérée. "Tant de causes d'affaiblissements réunis et autorisées publiquement détruisirent en peu de temps l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombèrent pas, comme les Romains, par des déclinis imperceptibles, longtemps prévus et souvent combattus. A peine Cyrus fût-il disparu que l'on vit paraître une autre nation, et des rois d'un caractère tout à fait différent ...On peut dire que l'empire des Perses a été presque dès sa naissance ce que les autres empires ne sont devenus que par la succession des années, et qu'il a commencé par où les autres finissent. Il portait dans son sein le principe de sa destruction, et ce vice interne ne fit qu'augmenter de règne en règne... Les [princes] renoncèrent à l'ambition de faire des conquêtes, et se livrèrent à l'oisiveté, à la mollesse et à l'indolence. Ils négligèrent la discipline militaire...[On y trouve donc] des princes faibles ou vicieux, [guidés] par la paresse et l'amour du plaisir, amollis par les charmes d'une vie voluptueuse".

Parmi tous les symboles de la faiblesse, Rollin ne manque pas de reprendre l'image transmise par les textes antiques de la lourdeur du train de Darius, et les considérations morales qu'elle entraîne : "Ne croirait-on pas que c'est ici une description de tournois, et non d'une marche d'armée ? Conçoit-on que des princes sensés aient été capables d'une telle folie, de mener avec leurs troupes un attirail si incommode de femmes, de princesses, de concubines, d'eunuques, de serviteurs et de servantes ? La coutume du pays l'exigeait : c'en était assez. Darius à la tête de six cent mille hommes, et au milieu de ce superbe appareil, qui était pour lui seul, se jugeait grand, et enflait par toute cette vaine pompe extérieure l'idée qu'il avait de lui-même. Réduit à sa juste mesure et à son mérite personnel, qu'il était petit ! Il n'est pas le seul qui ait pensé de la sorte et de qui l'on puisse porter le même jugement" (IV, 46). Rollin est l'un des premiers à utiliser l'image du géant démuné de force réelle : « L'éclat éblouissant de la monarchie des Perses cachait une faiblesse réelle ; cette puissance énorme, accompagnée de tant de faste et de hauteur, n'avait d'autre ressource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce colosse, il fut renversé » (IV, 148). L'expression célèbre de « colosse aux pieds d'argile » n'est pas loin !

Dans ces conditions, l'on comprend aisément le jugement négatif sur Alexandre qui s'est identifié au Grand Roi: "Mais l'ambition effrénée d'Alexandre,...l'audace téméraire avec laquelle il affrontait les dangers sans raison et sans nécessité, la faiblesse et le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre, tout cela n'affaiblit-il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de *grand*, et la qualité de *héros*? J'en laisse le jugement à la sagesse et à l'équité du lecteur" (IV, 284). Pour Rollin, la réponse ne fait guère de doute, Alexandre ne mérite pas d'être élevé au rang de modèle pour les princes d'aujourd'hui: "Pour moi, je suis étonné que tous les orateurs qui entreprennent de louer un prince ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre...On ne voit point en lui les premières, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand roi<sup>16</sup>...On ne voit en lui que les qualités d'un second rang...Est-ce beaucoup honorer un prince et embellir son panégyrique que de le comparer à un tel modèle?" Manifestement non, estime Rollin, qui, dans sa Préface, avait déjà dénoncé la tendance des éducateurs à "emprunter [à des] modèles funestes.. les règles que l'on donne aux enfants des grands" (I, XXIII). "Injuste brigand dès sa jeunesse, cruel ravageur des provinces, infâme meurtrier de ses amis..." (IV, 280), Alexandre n'est pas meilleur que ces rois de l'Orient "ravageurs de provinces, fléaux du genre humain", opposés par l'auteur au Cyrus idéal (I, XXIII).

Lorsque l'on suit l'historiographie de l'empire perse achéménide sur deux siècles et demi, environ entre Rollin et les années quatre-vingt du vingtième siècle, on ne peut qu'être frappé par la continuité immuable du discours 'orientaliste' (au sens d'Ed. Saïd évidemment). J'ai mené l'analyse l'an dernier dans le cours que j'ai donné au Collège de France<sup>17</sup>. J'y ai analysé une trentaine d'ouvrages en français, allemand, anglais et italien, datés entre 1833 et 1988, traitant soit de l'histoire de la Perse ancienne soit de l'histoire d'Alexandre. Le discours est quasiment invariable. D'une part, les jugements sur le dernier roi, Darius III, sont contrastés: certains sont très défavorables, d'autres au contraire lui reconnaissant des qualités, mais ces derniers ajoutent aussitôt qu'il ne faisait pas le poids face à Alexandre. Le discours comparatif est très ancien, puisque c'est déjà celui que tenait Bossuet en 1681, dans ses *Discours sur l'histoire universelle*, ainsi cité par Rollin (IV, 290-291)<sup>18</sup>: "Darius

---

<sup>16</sup> Vertus au contraire dont le Cyrus de Rollin est le parangon (I, XIX-XXIII) !

<sup>17</sup> Briant 2000b; voir déjà mes remarques et analyses dans Briant 1979b, 1993, 1994, 2000a et 2000c; je suis revenu sur ces problèmes dans mon cours de l'année 2000-2001 (texte à paraître dans *l'Annuaire du Collège de France* 2001); je les traiterai d'une manière synthétique dans mon livre en préparation sur Darius III (à paraître aux Éditions Fayard, Paris).

<sup>18</sup> C'est à l'issue de son analyse du personnage d'Alexandre (IV, 266-286: *Quel jugement on doit porter sur Alexandre*) que Rollin (p.286-291) vient à consacrer un développement intitulé: *Réflexions de M. Bossuet, évêque de Meaux, sur les Perses, les Grecs et les Macédoniens*. Il déclare ces réflexions "admirables". Il avait déjà, dans sa Préface, cité Bossuet parmi ses lectures et ses sources: "Je profite, autant que je puis, des solides réflexions que l'on trouve dans la seconde et la troisième partie de l'Histoire universelle de M. Bossuet, qui est l'un des plus beaux et des plus utiles que nous ayons" (I, XXXIV-XXXV). Sur les conceptions et l'influence de Bossuet dans les manuels scolaires de l'époque moderne en France, on verra Trénard 1976: 2088-2089. J'ajoute que, en 1900 encore, l'influence de Bossuet est revendiquée et affirmée par Rawlinson dans son précis d'histoire ancienne (citant également Rollin), présenté par son auteur comme le manuel le plus à jour à son époque; le *Discours sur l'histoire universelle* (dans la traduction anglaise de 1728) y est en effet cité parmi « the (important) modern works embracing the whole range of ancient history », dans la



qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais, si on le compare avec Alexandre, son esprit avec ce génie perçant et sublime, sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentait animé par les obstacles, avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres, confiance qu'il inspirait non seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au dessus des difficultés et au dessus d'eux-mêmes, on jugera auquel des deux appartenait la victoire" (290-291).

Si le jugement sur le roi laisse parfois transparaître des éléments favorables, en revanche l'analyse sur l'empire est unanimement négative. Un mot revient sans cesse, celui de décadence, déclarée propre aux états asiatiques. On pourrait multiplier les citations. La thèse est déjà bien affirmée chez Droysen en 1833 dans son *Histoire d'Alexandre*, puis dans sa *Geschichte des Hellenismus* en 1836 (dont la dernière édition est traduite en français en 1888). Elle est également développée dans les ouvrages d'iranistes allemands comme Justi en 1879 ou Nöldeke en 1887, ou bien encore en France chez Gobineau en 1869, et, plus tard, chez Ghirshman en 1951, et chez combien d'autres encore !

Je voudrais m'arrêter un moment sur un autre auteur, qui n'est pas un spécialiste d'histoire perse, ni d'histoire de l'Iran, mais dont l'ouvrage, très diffusé, a certainement joué un rôle important, il s'agit de l'égyptologue Gaston Maspéro et de son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* (1889). La période qui correspond à l'histoire achéménide y est divisée entre deux parties, les deux dernières : V : *La conquête iranienne*, VI : *La fin du vieux monde oriental*, —titre programmatique à lui seul. Cette partie est parsemée de jugements érigés sous forme de lois historiques intangibles, par exemple : "Les empires orientaux ne vivent qu'à la condition d'être toujours en alerte et toujours victorieux. Ils ne peuvent ni s'enfermer dans de certaines limites, ni se restreindre à la défensive, mais du jour qu'ils suspendent leur mouvement d'expansion, la ruine commence pour eux, inévitable : ils sont conquérants ou ils ne sont pas<sup>19</sup>. Et cette activité qui les sauve de la déchéance, comme la conduite des affaires appartient chez eux au seul souverain, quand celui-ci est trop indolent ou trop inhabile pour la diriger, il l'entrave par son inertie ou il la dévoie par sa maladresse, sans que personne des sujets ait jamais l'autorité des sujets ait jamais l'autorité nécessaire à corriger l'incapacité du maître, si bien que la destinée du peuple dépend uniquement des dispositions naturelles du prince. L'Asie conquise, la race perse enserrée entre des obstacles insurmontables... n'avait plus de jour que sur l'Inde et sur la Grèce. Darius l'avait ruée sur la Grèce, et, malgré la résistance à laquelle il se heurta, il gagnait du terrain et il était sur le point de frapper le grand coup lorsqu'il mourut".

La fin de l'histoire perse était donc inscrite dans ses débuts, en fonction de la notion de décadence inéluctable des empires: " [Darius III] mort, la Perse sombra dans l'obscurité d'où Cyrus l'avait tirée un peu plus de deux siècles

---

catégorie « Universal History » (p.6) : extraordinaire permanence d'un modèle interprétatif, dont l'original remonte alors à plus de deux siècles (1681)!

<sup>19</sup> Idée déjà développée par Droysen : voir mes réflexions dans Briant 2000b : 785-786.

auparavant. Les Mèdes exceptés, aucune des nations qui avaient exercé l'hégémonie avant elle n'avait disposé d'autant de ressources et ne laissa si peu de traces, pas même l'Assyrie...Les Iraniens, initiés aux civilisations orientales dans le temps qu'elles déclinaient vers la vieillesse, vieillirent souvent à leur contact. Prenant l'âge avec le patrimoine de leurs vaincus, ils perdirent toute la verdeur de la jeunesse en quelques années, et c'est au plus s'il leur resta assez d'énergie pour maintenir dans son intégrité l'empire qu'ils avaient fondé<sup>20</sup>. Aussi bien les grands peuples auxquels ils succédaient, si la vigueur leur manquait pour continuer leur vie propre, ils n'étaient pas si dégénérés encore qu'ils eussent conscience de leur débilité et qu'ils se fussent résignés à se fondre dans la vie d'autrui : ils croyaient que la crise dont ils souffraient cesserait comme tant d'autres d'où ils sortiraient rajeunis, et dès que l'occasion s'offrait de déployer leur activité, ils partiraient en guerre contre le seigneur iranien. Du premier des Darius jusqu'au dernier, l'histoire des Achéménides est une série presque ininterrompue de guerres intérieures avec les provinces en révolte. Grecs d'Ionie, Égyptiens, Chaldéens, Syriens, tribus de l'Asie Mineure, ils se levaient l'un après l'autre, tantôt isolés, tantôt plusieurs, ensemble, ceux-ci pour deux ou trois années à peine, ceux-là, comme l'Égypte, pour plus d'un demi-siècle. La répression qui châtiât chacune de leurs rébellions ne les décourageait pas : ils couraient aux armes sitôt qu'ils croyaient entrevoir une chance de succès, et ils combattaient de nouveau tant qu'enfin la lassitude leur faisait tomber l'épée des mains. Ils épuisèrent la Perse à ce jeu, mais la Perse acheva d'user ce qui restait de vitalité à chacun d'eux : lorsque la Macédoine entra en scène, sujets et maîtres, ils étaient tous dans un état de prostration telle qu'on pouvait estimer leur fin prochaine. Le vieux monde oriental agonisait à bout de forces : avant qu'il fût mort de lui-même, l'heureuse audace d'Alexandre appela la Grèce à recueillir sa succession" (p.813-814).

Il y a un peu plus de vingt ans, j'avais mené une recherche sur l'image d'Alexandre à partir d'une série de manuels de l'enseignement primaire et secondaire français, datés entre (environ) 1850 et 1950, mais aussi à partir d'ouvrages de vulgarisation (Briant 1979a). Une conclusion s'était alors imposée à moi, et elle reste pleinement valable aujourd'hui. Si l'analyse explicite ou implicite sur l'empire de Darius reste extrêmement négative, en revanche l'image d'Alexandre en vigueur depuis le XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles change rapidement. Certes, des auteurs continuent de déplorer les changements dans l'attitude d'Alexandre : "Alexandre magnanime et généreux aurait servi d'exemple, si le vice ne l'avait pas corrompu...Ce prince...s'abandonna tout entièrement à l'argent, à la colère, au luxe, à l'intempérance, à la débauche...Il attaque, sans aucune espèce de droit, les Scythes et les Indiens etc.". Mais, à partir de 1890-1900, ces jugements moraux sont abandonnés au profit de l'exaltation de son oeuvre constructive. Celle-ci est présentée à l'aide de l'analyse déjà proposée par Droysen, qui soulignait les avancées économiques introduites en 'Asie' par Alexandre et la conquête européenne, à savoir : la mise en valeur agricole par le développement de l'irrigation ; la monétarisation des trésors immobiliers des Perses, qui favorisa l'essor du commerce ; de même, les fondations de villes nouvelles qui deviennent des carrefours ; l'ouverture de routes sûres parcourues de caravanes de marchands...

---

<sup>20</sup> Comparer avec la métaphore (d'ordre biologique) utilisée par Altheim 1952 : 412 : "L'empire achéménide avait été le dernier des grands empires de l'Orient ancien : on pourrait désigner le peuple perse comme étant le greffon qui, enté sur un tronc vieux, lui a permis encore une fois de fleurir".

Prenons un seul exemple, particulièrement frappant. Droysen parle de la “restauration du système des canaux babyloniens” (1883 : 690). Le terme ‘restauration’ est clair : Alexandre, selon Droysen, a remis en état un système qui ne fonctionnait plus à l’époque de Darius III. On retrouve une idée connexe chez Wilcken (1952 : 221) et chez Altheim (1952 : 143) : “Il fait enlever les défenses que les Perses avaient établies dans le lit du [Tigre] pour prévenir les attaques venant du côté de la mer... Les Perses, n’ayant pas de flotte, avaient établi des barrages pour se protéger contre une attaque venant de la mer ; ces barrages tombèrent”. On retrouve aisément l’origine de la thèse, en lisant sans recul des passages d’Arrien et de Strabon<sup>21</sup>. Pourtant dès 1850, Chesney (II, 362) mettait en doute le caractère défensif des ouvrages: “La destruction de ces murs peut avoir été favorable pour la navigation, mais très dommageable sous d’autres points de vue, et en particulier en diminuant les productions du pays, à l’accroissement desquels les Assyriens avaient consacré tant d’efforts remplis de succès”. En 1888, Delattre opposait également des arguments de bon sens: “Il semble incroyable, comme le prétendent Arrien et Strabon, que les Perses aient jamais redouté l’invasion de leur empire par des flottes venant du Golfe Persique et remontant les fleuves. D’où seraient-elles parties ? Pourquoi, dans l’hypothèse, des digues si loin de la mer ?” (471, n.3). Rien n’y fit. Ces commentaires ne furent pas lus ou pas suivis, on continua de répéter sans cesse les premiers commentaires de Droysen, sans même revenir aux textes et aux contextes. La raison d’un aveuglement aussi durable est simple : ce que Droysen avait baptisé “succès économiques d’Alexandre” devint partie intégrante et constitutive de la présentation canonique du conquérant, dans quelque pays européen que ce soit, et, je le constate, elle le reste dans nombre d’ouvrages publiés encore de nos jours<sup>22</sup>.

Il est assez aisé de comprendre pourquoi et comment Alexandre fut ainsi instrumentalisé, à l’époque même où les grandes puissances européennes se lancent dans une vaste politique d’expansion coloniale<sup>23</sup>. Celle-ci, en France, se développe surtout après la défaite de 1870. Il faut imposer l’idée coloniale à une opinion publique qui lui est majoritairement hostile. C’est dans l’histoire de l’Antiquité que théoriciens et publicistes, historiens et géographes, vont chercher les précédents, qui doivent prouver que la France doit elle aussi se lancer dans l’aventure, si elle veut conserver son statut de grande puissance. En raison de l’histoire ancienne des pays qu’elle conquiert en priorité, en Afrique du Nord, les auteurs français se réfèrent préférentiellement au précédent romain, aimant développer l’idée que les soldats et colons français viennent restaurer une prospérité agricole créée par la colonisation romaine puis ruinée par l’invasion arabe. Mais Alexandre est lui aussi amené en guise d’appui discursif et démonstratif. Je n’en citerai qu’un exemple. A la veille de la guerre de 1914, un certain Commandant Raynaud entend exalter la continuité entre la politique de colonisation d’Alexandre et le système de protectorat que la France entend imposer au Maroc : “Nous demanderons au héros macédonien une leçon de colonisation qui, pour être vieille de plus de deux mille ans, est néanmoins pour nous, aujourd’hui surtout, d’une brûlante actualité... Seul de tous les peuples européens nous allons mettre [cet exemple] en pratique au Maroc”.

---

<sup>21</sup> J’ai développé cette interprétation dans plusieurs de mes études : cf. historique dans Briant 1996 : 740-742 et 1045-1046, et, depuis lors, ma note dans *NABU* 1999/1.

<sup>22</sup> Voir Briant 1979a-b ; également 1996 : 820-822.

<sup>23</sup> Voir en particulier Briant 1979a.

Mais, si l'image d'Alexandre change complètement, l'image négative de l'Orient demeure, je dirais même qu'elle se durcit encore. Pour une raison simple : de la même manière que la colonisation européenne passe sous silence l'histoire des pays et des peuples colonisés, de même l'accent mis sur les progrès induits par la conquête d'Alexandre suppose que l'on lui attribue toutes les réalisations techniques et culturelles connues au Proche-Orient ancien. Longtemps oubliée par les assyriologues et les égyptologues depuis les conquêtes de Cyrus et de Cambyse en 539 et 525, l'histoire du Proche-Orient fut kidnappée à partir d'Alexandre par les classicistes, qui y ont pénétré dans les fourgons de l'armée d'Alexandre, sans rien connaître aux pays et à leur histoire. Héritée de l'Antiquité, la subordination épistémologique de l'histoire achéménide à l'histoire d'Alexandre et du monde colonial hellénistique n'est pas le simple effet de l'ignorance : elle est le fruit idéologique d'une assimilation entre l'empire de Darius III et l'Orient ou l'Afrique de Cecil Rhodes, de Kitchener ou du Général Bugeaud, tous anxieux de s'identifier aux grands capitaines du passé européen, dont Alexandre était présenté comme le prototype fondateur, tandis que les hommes politiques et nombre d'historiens de profession développaient l'idée d'une expansion européenne continue depuis les conquêtes d'Alexandre.

Certes, les choses ont maintenant bien changé. L'histoire du Moyen-Orient sous la domination des Grands rois achéménides a acquis une certaine autonomie par rapport à l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs. La méthode historique a fait des progrès décisifs. Il serait pourtant illusoire et naïf de croire que ces indéniables progrès ont définitivement mis la recherche historique à l'abri de la politique d'aujourd'hui et des oppositions et combats idéologiques qui s'y développent. Des polémiques balkaniques récentes me font penser que le souvenir bricolé d'Alexandre reste pour certains, non pas un objet d'étude, mais un mythe fondateur d'identité nationale. Bref, les progrès sont indéniables, mais ils ne sont jamais acquis définitivement : le monde de la recherche doit rester vigilant.

## Bibliographie

- Altheim, F. 1954, *Alexandre et l'Asie*, trad. fr, Paris, Payot
- Ampolo, C. 1997, *Storie greche. La formazione della moderna storiografia sugli antichi Greci* (Bibliotheca Einaudi 11), Torino
- Briant, P. 1979a, "Impérialismes antiques et idéologie coloniale dans la France contemporaine : Alexandre le Grand modèle colonial", *DHA* 5 : 283-292 = *Rois, tributs et paysans*, Paris (1982) : 281-290
- Briant, P. 1979b, « Des Achéménides aux rois hellénistiques. Continuités et ruptures », *ASNP* 1979 : 1375-1414 = *Rois, tributs et paysans*, Paris (1982) : 291-330
- Briant, P. 1987, *De la Grèce à l'Orient. Alexandre le Grand* (Coll. Découvertes 27), Paris, Gallimard
- Briant, P. 1993, « L'histoire politique de l'empire achéménide : problèmes de méthode. (À propos d'un ouvrage de M.A. Dandamaev) », *Revue des Études Anciennes* 95/3-4 : 399-423
- Briant, P. 1994, "L'histoire achéménide : sources, méthodes, raisonnements et modèles", *Topoi* 4/1 : 109-130
- Briant, P. 1996, *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris, Payot
- Briant, P. 2000a, *Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris

- Briant, P. 2000b, « Darius III face à Alexandre le Grand : mythe, histoire, légende », *Annuaire du Collège de France* 100 : 781-792
- Briant, P. 2000c, « Alexandre et l'héritage achéménide. Quelques réflexions et perspectives », in : *Alexander the Great. From Macedonia to the Oikoumene (Veria 27-31/5/1998)*, Veria : 209-217
- Briant, P. 2001, « Milestones in the Development of Achaemenid Historiography in the times of Ernst Herzfeld (1879-1948) », *Papers read at the Symposium 'Ernst Herzfeld and the development of Near Eastern Studies, 1900-1950', Washington, May 3-5, 2001*
- Bridges, M. – Bürgel, J.Ch. (edd.) 1996, *The problematics of Power. Eastern and Western representations of Alexander the Great*, Bern-Berlin-Frankfurt a.M.-New York-Paris, Ed. Peter Lang
- Bruter, A. 1997, *L'histoire enseignée au Grand Siècle. Naissance d'une pédagogie*, Paris, Éd. Belin
- Ceaulescu, P. 1974, « La double image d'Alexandre à Rome. Essai d'une explication politique », *Studi Clasice* 16 : 153-168
- Chesney, Lt Col. 1850, *Expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris*, II, London
- Ferté, H. 1902, *Rollin. Sa vie, ses œuvres*, Paris, Hachette
- Ghirshman, R. 1951, *L'Iran des origines à l'Islam*, Paris
- Gobineau, A. de—1869, *Histoire des Perses d'après les auteurs orientaux, grecs et latins et particulièrement d'après les manuscrits orientaux inédits, les monuments figurés, les médailles, les pierres gravées, etc.*, I-II, Paris (réimp. anastatique, Téhéran, 1976)
- Grell, Ch. – Michel, Ch. 1988, *L'École des Princes ou Alexandre disgrâcié. Essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste*, Paris, Les Belles Lettres
- Grell, Ch. 1986, « L'histoire grecque et romaine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle », in : *Actes du Colloque de Paris, Histoire et conscience historique à l'époque moderne*, Paris : 58-83
- Harf-Lancner, L., Kappler, Cl., Suard, Fr. (edd.), 1999, *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales* (Littérales, Hors-Série), Paris, Université de Paris-X Nanterre
- Heeren, 1824, *Ideen über die Politik, den Verkehr, und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, 4<sup>e</sup> éd., Göttingen
- Hourcade, Ph. 1970, « La thématique d'Alexandre de 1660 à 1667 (Racine, Le Brun, Félibien, Benserade) », in : *Jeunesse de Racine*, Paris : 40-55
- Justi, F. 1879, *Geschichte des alten Persiens*, Berlin
- Kitromilides, P.M. 1996, *Neobellenikos diaphotismos. Oi politikes kai koinônikes idéès*, Athenai
- Nöldeke, Th. 1887, *Ausätze zur persischen Geschichte*, Leipzig
- Pigler, A. 1974, *Barockthemen. Eine Auswahl von Verzeichnissen zur Ikonographie des 17. Und 18. Jahrhunderts* (zweite, erweiterte Aufl.), Akadémiai Kiadó, Budapest
- Rawlinson, G. 1900, *Ancient History from the earliest times to the Fall of the Western Empire*, New York, The Colonial Press
- Rollin, Ch. 1817, *Œuvres Complètes. Histoire Ancienne*, tomes I-XV, Nouvelle édition, Paris, Ledoux et Tenré, Libraires
- Trénard, L. 1973, « Manuels scolaires au XVIII<sup>e</sup> siècle et sous la révolution », *Revue du Nord* 217 : 99-111
- Trénard, L. 1976, « L'historiographie française d'après les manuels scolaires, de Bossuet à Voltaire », in : *Studies on Voltaire and the eighteenth Century*, vol. CLI/CLV : 2083-2111
- Tyvaert, M. 1972, « Les histoires élémentaires de la France au XVII<sup>e</sup> siècle », in : *Le XVII<sup>e</sup> siècle et l'éducation* (Supplément de la revue *Marseille*) : 71-78
- Wilcken, U. 1952, *Alexandre le Grand*, trad. fr., Paris, Payot